

vicomte de Kéroulas, frère du vôtre, Yvonne je vous donne ma foi et vous fiance mon cœur. »

— « Au nom du comte Raoul de Kéroulas, mon père, répondit Yvonne, je vous jure de n'avoir en ce monde d'autre époux que vous. »

— Scellez votre serment, dit Hector.

Le jeune homme prit gravement le crucifix et l'approcha des lèvres de sa cousine. »

Mlle de Kéroulas le baisa, et le crucifix fût ensuite respectueusement embrassé par le jeune homme.

— « Ma cousine demanda-t-il, n'êtes-vous point curieuse de connaître aussi ce que contient ma lettre. »

— Non, s'il vous est enjoint de me le taire.

— Pour quelque temps encore, cela est vrai.

Mlle de Kéroulas frappa doucement à la porte d'Anaik.

— « Anaik, dit la jeune fille, je t'aime comme ma nourrice, et tu m'as témoigné autant de dévouement qu'elle-même... apprends la première un secret de famille... la volonté de mon père mort me fiance à mon cousin Hector. »

— Il est de vaillante race et se montrera digne de vous, Made-moiselle ; Anaik ayant dit ces mots d'une voix grave, s'assit à une distance respectueuse et prit son rouet.

Yvonne et Hector échangeèrent de rares paroles.

Ils pensaient au vicomte de Kéroulas mort le jour de l'assassinat de la princesse de Lamballe ; à la vicomtesse Blanche de Kéroulas qui n'avait survécu que huit jours à son époux : la douleur la tua aussi sûrement qu'une balle. Ils se souvenaient de la comtesse Yolande de Kéroulas, la mère d'Yvonne qu'une maladie rapide enleva la première année de son mariage, enfin ils avaient vu le matin même le Comte de Kéroulas tomber foudroyé par l'ignoble couteau de la guillotine.

Ils se taisaient, ils priaient, ils pleuraient.

La chanson de Brin-d'Avoine s'éleva au loin.

— Voici Roscoff, dit Anaik.

Elle dressa rapidement le couvert.

Le marin salua respectueusement Mlle de Kéroulas et son cousin.

— L'abbé Colomban est en sûreté, dit-il, je dois maintenant m'occuper de vous, Monsieur.

— Oh ! moi... dit Hector.

— Je le sais, vous êtes brave, mais il y a des lâches qui frappent dans l'ombre... j'ai songé à vous... Madelaine, mère d'un mousse de la Sainte-Anne, habite une maison tranquille, à Recouvran, vous y logerez en attendant.

— Peu de jours, j'espère.

— « Comptez-vous passer en Angleterre ? Monsieur le Vicomte. »

— Mes projets ne sont pas encore bien arrêtés, je m'entendrai pour cela avec ma cousine.

— Madeleine est déjà prévenue, ajouta Roscoff. Voici l'adresse, ne demandez personne, entrez comme chez vous. »

— « Vous coucherez-vous de bonne heure ? maître Roscoff. »

— J'ai l'intention de veiller, répondit le matelot. »

— « Vous sentiriez-vous de force à m'accompagner à Brest ? »

— Vous souhaitez y passer la nuit ?

— Je désire au moins connaître à l'avance cette maison hospitalière. »

— Partons, répondit Roscoff.

— Au revoir, Yvonne, ajouta le vicomte de Kéroulas.

Hector fut conduit dans la maison de Madeleine, et c'est dans cette même maison qu'il rentra nanti de la cassette que, d'après les indications de son oncle, il était allé chercher dans les ruines de Kéroulas.

Anaik et Guilaneck repassaient ensemble ces divers épisodes en attendant que les ordres du gouvernement fussent arrivés au capitaine de la *Thémis*.

La nuit devenait de plus en plus noire.

Il y aurait eu danger pour la veuve à tenter de gouverner seule son bateau, bien que, comme toutes les femmes de la côte, elle fût excellente marinière.

Les canots des amis et des parents étaient encore nombreux autour du navire ; la mère de Guilaneck prit place dans l'un d'eux, tandis que sa barque remorquée suivait le sillage.

Une à une pourtant, les embarcations essaïmèrent.

La dernière qui resta fut celle que montaient Madeleine et la mère Lamproie.

Ces deux femmes, toutes deux mères par la tendresse et l'adoption ne pouvaient se décider à quitter les eaux de la *Thémis*.

— Anaik, dit Roscoff, ai-je besoin de te dire que je veillerai sur Guilaneck comme sur mon enfant... »

— Je le sais, je le sais, dit-elle en fondant en larmes, mais c'est plus fort que moi, frère, je ne le reverrai de si longtemps !

— Qui sait ce que durera la croisière.

— Peut-être l'éternité, Roscoff.

On entendit alors deux jeunes voix répéter :

— Au revoir Madeleine !

— Ma mère, adieu !

— Mère Lamproie, que Dieu vous garde !

Roscoff se pencha plus bas, et tendit de loin vers Anaik sa main qu'elle ne put serrer.

— Je reviendrai ! murmura Guilaneck.

Les rames du bateau de Madeleine tombèrent et frappèrent brusquement la vague.

Alors Anaik fit un grand effort de courage et répéta.

— Adieu ! adieu !

Alors, comme une promesse dernière et un sanglot plaintif, s'éleva le son du biniou de Guilaneck.

Tandis que s'éloignaient les trois femmes, la mélodie devenait de plus en plus lente ; Madeleine et Anaik tombèrent dans les bras l'une de l'autre ; elles éprouvaient une commune douleur, et trouvaient le même langage pour la traduire.

La *Thémis* se balançait solitaire sur son ancrage, quand le bruit de huit rames tombant en cadence, se rapprocha du navire.

Roscoff qui était demeuré dans sa cabine remonta immédiatement sur le pont ; une vague inquiétude s'élevait dans son esprit.

## VII.

### Un passager.

L'embarcation marchait avec une rapidité magnifique.

« Oh ! du canot, fut-il crié ; oh ! prenez la large. »

Une voix rude répondit :

« Commissaire porteur d'ordres du Gouvernement pour le capitaine. »

— Accostez ! fut-il répondu.

En un moment trois hommes gravirent l'échelle que l'on déplaça le long des flancs de la *Thémis*.

Les deux premiers avaient le costume républicain à grands revers, à ceinture rouge ; leur mine était dure, leur regard louche. Le troisième personnage, enveloppé dans un ample manteau, le chapeau rabattu sur le front, demeura immobile, tandis que les envoyés du Gouvernement descendaient dans la cabine de Roscoff.

« Citoyen, dit l'un de ces hommes, le passager que nous amenons à ton bord est confié à ton zèle bien connu pour la république. »

« Voici les ordres qui te concernent : »

Le capitaine lut :

« Éviter toute rencontre, de quelque nature qu'elle soit, avant d'avoir pris connaissance du pli cacheté qui vous sera remis... »

« Briser le sceau de ce pli, le trentième jour de votre navigation, en quelque parage que vous vous trouviez. »

« Suivre les instructions qui y sont contenues sans interprétation, et vous borner à une obéissance disciplinaire. »

« Le citoyen représentant du peuple,

« BRUTUS. »

« Je réponds du passager, dit le capitaine Roscoff, et je ne briserai ce cachet que le trentième jour de navigation. »

— Et maintenant, citoyen, bon voyage ! »

Les deux hommes remontèrent sur le pont.

Le capitaine les accompagna jusqu'à l'échelle, leur adressa un dernier salut, et dès qu'ils furent descendus dans leur canot, les rames fendirent l'onde de nouveau emportant la barque fantôme.

Roscoff chercha du regard le passager.

Il le vit à l'arrière, appuyé sur le bastingage.

« Pare à appareiller ! » cria Roscoff.

Il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait être hors des passes avant la nuit.

(A continuer.)